Ami du Clergé du 19-26 juin 1947

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Instructions du Dimanche. — XXXVI. *5e Dimanche après la Pentecôte :* Jésus et la Loi, 233. — XXXVII. *6e Dimanche :* 2e multiplication des pains, 234. — XXXVIII. *7e Dimanche :* Les faux prophètes, 236.

Pour la fête de S. Pierre. — La fidélité de l'apôtre, 237.

Pour la fête de la Visitation. — Mystère de recueillement, de charité, de lumière, 239.

Petits prônes sur les commandements. — XIV. *1er commandement de Dieu :* L'indifférence religieuse, 241 ; — XV. L'impiété, 243.

Lectures sur Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus. — XV. *Unde hoc mihi ?...*, 244.

Brèves conférences sur l'Histoire de l'Eglise. — XIV. Premières prédications apostoliques, 247 ; — XV. S. Pierre et le centurion Corneille, 248.

INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

XXXVI

5e Dimanche après la Pentecôte

JÉSUS ET LA LOI

Mes frères,

Une des grandes tactiques des Pharisiens dans leur lutte contre Jésus était de l'opposer à Moïse. Le Grand législateur était tout pour eux. Toucher à son enseignement, à ses préceptes, c'était aller directement contre la vie d'Israël, briser avec tout ce qu'ils proclamaient de plus sacré.

Ils n'avaient pas tout à fait tort. Jeter l'anathème sur toute tentative révolutionnaire issue d'un homme sans mandat et sans autorité était une intention légitime. Mais ils ne voulaient pas admettre que Jésus précisément possédait ce mandat, était revêtu de cette autorité. Là était leur erreur, volontaire du reste, car Jésus leur avait souvent donné des preuves de sa mission. Ils n'y voulaient pas croire.

Cette fois encore le Maître va s'affirmer. Il ne biaisera pas, il ne discutera pas. « On vous a dit », et « moi, je vous dis ». La parole est nette. Ecoutons-la.

I. — *Comment il affirme sa puissance*

Il se compare d'abord aux plus grands personnages de l'Ancienne loi. Ils étaient nombreux. Les patriarches, fondateurs de la nation avaient aux yeux de tous une valeur exceptionnelle. On les respectait. Or ils avaient vécu et s'étaient sanctifiés sous la Loi ancienne. Toucher à cette dernière c'était mettre en doute leurs vertus et profaner leur souvenir.

Les Juges et les Rois, successivement, lui avaient donné un prestige sans pareil, puisqu'ils inclinaient leur autorité sous les préceptes qu'elle formulait et que les transgresser avait été souvent à l'origine de leurs châtiments.

Les Prophètes avaient été envoyés du ciel pour en rappeler le sérieux de la Loi. Ils arrivaient revêtus d'une mission ; et ils remplissaient leurs fonctions sans égard pour les dangers qu'ils couraient et qui souvent les menaient à la mort. Leurs noms étaient sacrés ; leurs démarches résonnaient dans le lointain comme un avertissement prolongé de la colère divine, si par malheur on s'avisait d'opposer aux volontés du ciel une volonté divergente.

Mais au-dessus d'eux tous il y avait Moïse, à qui Dieu lui-même avait confié sur des Tables de pierre, soigneusement renfermées dans le Tabernacle, l'expression durable et palpable de ses commandements. Toucher à Moïse, opposer à son autorité une autre autorité, c'était toucher au Sinaï, à la mission particulière du peuple de Dieu, toucher à Dieu lui-même. Qui donc en aurait eu l'audace ? Et supposé qu'un mortel eût eu cette témérité, la réponse était aussi inscrite dans la Loi : il devait être lapidé.

Représentons-nous la stupéfaction, l'indignation des scribes et des pharisiens, quand ils s'apercevraient que Jésus n'avait pas pour cette loi sacro-sainte le respect absolu qu'ils professaient eux-mêmes.

De deux choses l'une : ou bien en agissant ainsi il usurpait une autorité qu'il ne possédait pas, ou bien il voulait diminuer, dans l'esprit du peuple, des préceptes et des souvenirs intangibles. D'un côté comme de l'autre il méritait le blâme. Le tort, encore une fois, de ces hommes entêtés, était de ne pas accepter les preuves de puissance qu'il leur donnait, de s'obstiner à ne voir en lui qu'un agitateur vulgaire. Longtemps il avait patienté. Aujourd'hui il s'affirme : « On vous a dit » et de cet « *on* » volontairement discret il n'était pas difficile de percer le personnage voilé. « *Mais* MOI, *je vous dis* ». Il n'y avait plus d'hésitation possible. Il se met en parallèle, plus que cela, détourne l'autorité précédente pour lui substituer la sienne. On comprend et on entend dans le lointain les murmures qui répondent à cette affirmation. Ils ont tort pourtant.

II. — *De quelle manière Jésus se sert de cette autorité*

a) Va-t-il décrier la Loi ancienne ? Nullement. Elle vient de Dieu, elle a donc une origine des plus respectables. Et tout ce qui rappelle le Père a pour le Fils une valeur sans égale. Il ne songe donc ni à la réprouver, ni à l'abroger.

De plus elle a été fructueuse, quand elle fut promulguée. Que l'on songe à la direction morale imprimée au peuple de Dieu, aux services qu'elle lui rendit ne fut-ce que par les remords qu'elle provoquait dans son cœur quand elle était transgressée. C'était un rappel émouvant des droits de Dieu sur lui, c'était par conséquent une invitation à l'effort pour contenter son Maître et bienfaiteur.

Elle marquait encore un progrès considérable sur toutes les doctrines d'alors. Au milieu des nations infidèles parmi lesquelles Israël allait vivre, il lui fallait, sous peine de s'écrouler très vite dans une ambiance anémiante, un code de la loi qui le garantit contre les exemples pervers et contre ses propres faiblesses.

Il n'y avait donc rien à reprocher à cette Loi ancienne. Elle était venue en son temps ; elle avait rempli sa mission.

b) Mais il fallait maintenant : *l'éclairer*. Les scribes l'avaient obscurcie. Légistes dans le sens cruel du mot, hommes de la Loi, ils en étaient devenus la personnification vivante et les interprétateurs attitrés. Comme la loi était en même temps code civil et code religieux, que les vies qu'elle dirigeait : sociale et

religieuse, étaient soudées l'une à l'autre, les scribes enseignaient à la fois la justice et la théologie. Théologie plus que rudimentaire en vérité. Elle se cantonnait dans un formalisme extérieur, une rectitude légale qui sous un masque de correction superficielle laissait leur conscience en prendre trop souvent à son aise. Des cérémonies sans nombre avaient aggravé encore le poids des préceptes dont les Docteurs ne voulaient voir que le côté matériel : il fallait avant tout se préoccuper de ne rien manquer des prescriptions cérémonielles. Jésus ne l'entend pas de cette sorte. Dans ces ténèbres volontaires, dans cette morale limitée il veut jeter un peu de clarté et montrer que Dieu ne se contente pas du dehors, qu'il veut posséder le cœur, qu'il exige la concordance entre les sentiments et les actes et que les hommages ne sont rien s'ils ne reflètent la loyauté. La vertu n'est pas un manteau dans lequel on se drape, mais un état d'âme que l'on acquiert par l'effort.

c) Il fallait *l'épurer* aussi. Les pharisiens s'étaient institués directeurs de conscience ; ils tranchaient les cas douteux, et leur casuistique était des plus redoutables. Commentaires touffus et alambiqués auxquels personne ne s'y reconnaissait, divergences de solutions selon qu'on appartenait à telle ou telle école : tout cela provoquait dans les consciences simples et bien disposées un découragement perpétuel, une invitation à secouer un joug devenu intolérable. A cette sécheresse Jésus voulait suppléer et faire de la loi un acte de piété, ni tyrannique, ni officiel, mais filial.

d) Il fallait *la hausser* enfin, jusqu'à une hauteur divine. Celui qui avait résumé en deux commandements d'amour les préceptes anciens entendait bien en assurer l'exécution. Aussi il prendrait le moyen d'obtenir le résultat cherché. La loi proscrivait l'homicide. « *Non occides* » avait dit le Décalogue. C'était bien évidemment. Mais on n'arrive pas d'habitude, du premier coup, au meurtre. On y vient peu à peu, par degrés. C'est précisément à ces degrés préliminaires que Jésus s'attache. Il poursuit le mal jusque dans sa racine ; il réprime la colère sourde, la haine qui en est le germe, l'insulte qui en est déjà le principe. Alors même que le bras n'aurait pas frappé, la conscience n'est plus en paix, si le cœur est déjà révolté.

Jésus insiste sur ce point et pour montrer que le secret de la pensée est susceptible d'être condamné, il oblige à se réconcilier avec leur prochain ceux qui voulant offrir un sacrifice à l'autel se souviendraient qu'il y a entre eux et autrui un dissentiment. « Vous n'avez pas tué votre frère, c'est entendu ; vous n'avez pas adopté à son égard des violences de langage, c'est bien ; vous ne nourrissez même pas contre lui de mépris sournois ou une colère comprimée ; faites plus, ne souffrez pas qu'il y ait une mésintelligence entre vous, allez vous réconcilier, même si vous n'êtes pas la cause du mal. »

Voilà à quelle hauteur Jésus met la loi nouvelle. Il faut qu'il y trouve la charité ; il préfère celle-ci aux pratiques de dévotion.

* *

N'aurions-nous pas besoin de nous en souvenir encore ? Nous qui nous réjouissons et parfois nous enorgueillissons d'être de ses disciples, comprenons-nous toujours le sens et la portée de ses préférences ? Combien de catholiques se contentent d'une observation purement extérieure, gardant au fond de leurs âmes un état que la charité réprouve ; combien sont déconcertants par la façon restreinte dont ils comprennent l'étendue de leurs devoirs, oubliant leur prochain pour ne s'inquiéter que de leur personne, de leurs propres intérêts.

Combien d'âmes religieuses même sont décourageantes pour la piété chrétienne par leurs prétentions toute proches du pharisaïsme. Elles se piquent de tant de vertus surnaturelles qu'elles en oublient les vertus naturelles : la loyauté, la justice, la charité ne sont rien pour elles en comparaison de certaines pratiques plus ou moins raisonnables, mais flattant leurs caprices.

Rétablissons les choses dans la vérité ; et dans le cours de la vie soyons en tout les disciples de Celui qui réclame avant tout la charité, de la part de ses fidèles, qu'il a aimés au point de donner sa vie pour eux. Ainsi soit-il.

XXXVII

6e Dimanche après la Pentecôte

DEUXIÈME MULTIPLICATION DES PAINS

Mes frères,

La multiplication des pains, dont le IVe Dim. de Carême nous a rappelé la merveille, avait laissé dans l'esprit des témoins et dans le cœur de N.-S. un souvenir ineffaçable. Pourquoi ne la réaliserait-il pas une fois encore ? Plus le miracle est grand, plus l'infinie Bonté se sent portée à le multiplier. D'autant que le peuple qui suivait Jésus mettait dans son empressement tant de bonne volonté qu'il en était ému. N'y avait-il pas dans la poursuite obstinée à laquelle consentait la foule une sorte de confiance totale ? Se souvenant du premier miracle ne continuait-elle pas à s'en remettre tout entière à lui ? Comment N.-S. aurait-il pu ne pas récompenser de si nobles sentiments ?

Ils étaient là quatre mille, subjugués, charmés, qui le suivaient depuis trois jours, sans le moindre souci du lendemain. Ils découvraient en lui quelque chose de si doux, de si profond, de si grand qu'ils ne pouvaient s'en détacher. C'était comme un rayon de lumière, de tendresse, qui les faisait tressaillir. A son contact se réveillait l'instinct religieux, qui sommeille toujours dans les cœurs les plus terrestres. Alors, pour leur soulagement, — pour notre instruction, il va renouveler le miracle de la multiplication des pains.

I. — *Pour leur soulagement*

Evidemment c'est à la foule que Jésus pense d'abord. Il faut aller au plus pressé. Ils ont faim. On ne peut les renvoyer sans manger ; et ils n'ont plus rien.

Comment va-t-il s'y prendre ?

a) En laissant libre cours à sa pitié. Cette foule n'avait pas un droit strict à être nourrie, car son obstination, aussi méritoire qu'elle fût, était au fond une imprudence humaine. N.-S. ne demandait pas de sacrifier, pour le suivre, les règles élémentaires d'une sage modération.

Mais, même quand la raison lui donnerait tous les droits, quand la justice le délivrerait du souci légitime de sauver ceux qui se perdent de leur propre faute, jamais N.-S. ne passera indifférent auprès d'une misère même méritée. C'est sa gloire, c'est no-

tre garantie, de pouvoir nous reposer ainsi sur un Cœur d'une délicatesse infinie, qui ne recule pas devant l'extrémité de l'amour.

b) Néanmoins avant de se résoudre aux procédés divins, il voudra essayer de parer à leur détresse *par des mesures humaines*. Si elles pouvaient suffire, il s'en contenterait. Le miracle, en effet, est toujours chose grave en soi, exceptionnelle aussi. Nous pouvons toujours l'espérer, car la toute-puissance divine est souveraine et sa bonté inépuisable ; mais y compter, et parce que nous l'attendons, mépriser les lois que Dieu a établies pour notre conduite ordinaire, ce serait une présomption coupable, alors que c'est l'honorer que de les observer, car c'est rendre hommage à la sagesse qui les a établies.

Il s'informe donc : « Combien de pains avez-vous ? »

Si par hasard la provision habituelle était plus importante que l'on ne pensait ! La partager avec le peuple lui eût été si doux ! et quelle leçon de charité il eût pu donner à ceux qui l'entouraient !

Les apôtres lui répondent : « Sept pains. »

C'était peu, en tout temps. Ceci nous montre combien le Collège apostolique, à l'exemple du Maître, vivait pauvrement. Mais si cette modique réserve ne valait pas grand'chose en temps ordinaire, quelle était son insuffisance pour une telle affluence ! Il ne fallait donc pas songer à l'employer. Pourtant, et N.-S. tenait à le leur faire remarquer, eux, possédaient encore au moins ce dernier morceau de pain. Mais les autres, dont l'assiduité obsédait parfois les apôtres, étaient bien plus à plaindre, puisqu'ils n'avaient plus rien. Il voulait ainsi les habituer à se pencher avec bonté, pour les soulager, vers ceux qui peuvent nous être une gêne.

c) Il demande *donc qu'on lui apporte des pains*. L'aumône plaît à Dieu ; la charité est à la base des vertus chrétiennes. N.-S. assurément n'avait pas besoin de ces quelques galettes pour accomplir son miracle, mais par bonté il veut nous associer pour que nous ayons notre part de mérite, aux œuvres surnaturelles dont toute la gloire doit lui revenir.

d) Il bénit ces pains. La bénédiction, c'est son signe à lui. Il n'a fait que cela : bénir. Il a béni les enfants, les mères, les malheureux, les pécheurs ; mais comme les hommes ne répondaient parfois que par l'insulte ou l'indifférence à ses bénédictions, il a béni la matière, ce qui était encore un moyen de bénir, par ricochet, l'humanité. Ici surtout où cette matière allait directement servir à apaiser la faim. Cette bénédiction ne comportait pas nécessairement la multiplication des pains ; elle la provoquait et l'annonçait.

e) Il les multiplia pour les distribuer. Les apôtres en furent chargés. Dès cette époque ils recevaient leur mission : distribuer au monde les grâces divines.

Ce jour-là, la distribution commença ; les pains ne s'épuisaient pas. On en donnait à tous, autant qu'ils en voulaient. Et quand tous furent rassasiés, il y en avait encore. Geste généreux comme celui qu'il symbolise, et dont nous avons déjà parlé.

A la première multiplication des pains, il était resté douze corbeilles, mais de petites corbeilles : « *duodecim cophinos* » celles-là qu'on appelle encore en Egypte et en Palestine des « couffins ». Cette fois c'était sept grandes corbeilles « *septem sportas* » comme celles dont se servit un jour pour descendre par une fenêtre, à Damas, S. Paul poursuivi par les soldats du gouverneur. Ainsi Dieu se montrait non seulement bon mais surabondamment généreux pour ces pauvres gens.

II. — *Leçon de ce miracle*

Dans cette circonstance, c'est la question du pain qui se pose. Elle résume toutes les préoccupations de l'ordre matériel : ce que nous appelons en ce temps la « question sociale ». Celle-ci date du commencement du monde, au moins du jour où le péché a transformé la terre en un atelier où règne la concurrence. Les siècles anciens l'avaient tranchée par l'exploitation du petit par le grand, du faible par le fort. Et ce fut l'âge des souffrances indicibles, car la pitié, ce sentiment délicat, ou bien n'existait pas, ou disparaissait pour faire place à l'égoïsme.

a) N.-S. a voulu transformer les choses. Sa piété d'abord pour ces gens qui souffrent de la faim, son geste puissant qui les nourrit, les préceptes qu'il nous donne : « Aimez-vous les uns les autres », tout cela a remué le monde, celui du moins qui consentait à se laisser guider par lui. Bientôt dans une société chrétienne où règneraient l'ordre et la paix, assurant au travail sa grandeur, et à la prospérité sa noblesse, dans une société chrétienne où le luxe modéré n'absorberait pas tout l'argent, où la fortune aurait conscience de ses devoirs et la pauvreté de ses droits, la question sociale ne s'envenimerait pas.

Mais si tôt que la religion baisse, l'égoïsme monte et la pitié s'en va. La volupté se fait exigeante ; du haut en bas de l'échelle sociale c'est la lutte. Tout le monde veut jouir, sans le mériter, sans travailler surtout. Et c'est l'incertitude des lendemains troublés, c'est le désordre.

b) Nous avons beau faire. Cette question ne se *résoudra que par la restauration* de la charité. La Providence permet qu'il y ait des riches et des pauvres. Cette inégalité de situations que les théoriciens paganisés prétendent résoudre en dehors de Dieu, et qui durera toujours : « Vous aurez toujours des pauvres parmi vous » serait, si nous la comprenions bien, extrêmement profitable à tous. Elle rappellerait au riche qu'il doit remédier aux souffrances du pauvre et les soulager. Elle lui dirait aussi que ce n'est pas positivement à l'égard du pauvre qu'il est lié mais *à l'égard de Dieu qui se cache derrière ce malheureux*. Les pauvres à leur tour, s'ils cherchaient vraiment le Royaume de Dieu comme ces gens de Galilée, verraient qu'ils ne sont pas abandonnés de Dieu, qu'il fait honneur à sa parole et tend la main à sa façon, là-haut sûrement, et souvent dès ici-bas à ceux qui se confient en lui.

c) Aussi il a pitié pour que *nous apprenions à avoir aussi pitié* et à nous souvenir que même avec notre superflu, ce dont nous n'avons plus besoin, nous pourrions faire tant d'heureux. C'est de ce reste dont Dieu nous demandera compte, car il ne veut pas, maintenant plus qu'autrefois « que les restes soient perdus ».

* *

Pouvons-nous souligner, en concluant, qu'avant d'opérer son miracle et d'inviter les hôtes à ce repas du ciel, N.-S. bénit les pains ? C'est ainsi qu'on agissait jadis dans les familles chrétiennes. Respectueusement on traçait le signe de bénédiction sur chacun de ceux que l'on entamait ; on disait pieusement le « *Benedicite* ». Les repas y gagnaient en dignité, en vérité aussi, car on en faisait remonter le bienfait à

Celui qui « aux petits des oiseaux donne la pâture » et qui multiplie les moissons, comme jadis il multipliait les pains, afin qu'inlassablement il puisse déverser sur ses enfants les manifestations de sa bonté.

Pourquoi n'essaierions-nous pas de rétablir ces choses, celles-là et tant d'autres que nous avons diminuées en leur enlevant leur cachet de noblesse et de reconnaissance ; et en tout, de chercher le salut dans le secours de Dieu ? Ainsi soit-il.

XXXVIII

7e Dimanche après la Pentecôte

LES FAUX PROPHÈTES

Mes frères,

Le royaume des Cieux souffre violence. Ainsi avait parlé N.-S. et il ajoutait : « les énergiques seuls s'en emparent ». Il ne manquait jamais une occasion de rappeler cette doctrine. Il le fait aujourd'hui en termes explicites.

Il venait de faire remarquer combien il est difficile d'aller au ciel, « car la porte est étroite », et pour l'atteindre il faut multiplier les efforts. Aussi le nombre est petit de ceux qui la trouvent, après avoir suivi le chemin qui y mène, tandis que le nombre de ceux qui prennent la voie de la perdition est incalculable. Celle-ci est large, attrayante, facile ; elle est le beau chemin, ce qui prouve qu'entre le beau chemin et le bon chemin, il y a une différence sensible, qu'il faut savoir découvrir, d'autant que tout nous attire vers le premier au détriment du second.

Autour de nous, en nous-mêmes, les sollicitations se multiplient, faux prophètes menteurs qu'il faut dépister. Quels sont-ils et comment les traiter ?

I. — *Défiance à l'égard des faux prophètes*

1. Quels sont-ils ? Il y a d'abord *les faux prophètes de profession,* ceux qui éprouvent une joie mauvaise à jeter le trouble dans les esprits et dans les vies. Scandaleux volontaires ou inconscients que N.-S. a maudits en termes vigoureux ; auteurs pornographiques ou simplement licencieux, journalistes sans conscience, cinémas sans pudeur, radio sans scrupule, ils sont nombreux... et j'en passe. Ils viennent, ils parlent, ils pénètrent partout, violant nos domiciles, s'imposant à notre attention, troublant même le repos de nos nuits.

Il y a les *esprits faux,* les consciences obnubilées par la dépravation, les pessimistes. Ils ne voient jamais qu'un côté des choses, et toujours le mauvais côté. Ils ne projettent sur rien ni le moindre aperçu surnaturel, ni le moindre rayon de lumière ou d'espérance. Ils sont déconcertants, décourageants, paralysent toutes les bonnes volontés et nous amèneraient à maudire le ciel, même quand il nous accorde ses bienfaits.

Il y a les *âmes faibles,* dont l'exemple de vie est un encouragement perpétuel à l'abdication devant l'effort. Elles légitiment leurs faiblesses par des théories qu'elles exagèrent souvent pour se donner une contenance, ou par une appréciation fantaisiste qu'elles se permettent sur un espoir malsain en une miséricorde divine incontestable, mais qu'elles transformeraient en un encouragement au mal, si elle était ce qu'elles en disent.

Il y a les *Docteurs de nos jours,* ceux qui posent vraiment « au prophète ». Ils avaient annoncé pour l'humanité, libérée des dogmes d'autrefois, une ère de progrès continu, de prospérité et de bonheur, due au développement de la raison, de la science et de la liberté. Devant l'accumulation de souffrances qui accablent l'humanité contemporaine, devant les menaces d'un avenir pire que le présent, devant l'angoisse universelle, qui montre que cette humanité souffrante traverse une « crise sans précédent dans l'histoire », suivant un mot de Pie XI, ils restent stupéfaits, mais ne veulent pas comprendre que nous assistons à une véritable dégénérescence de l'humanité, à une perte de valeur et de vitalité de l'homme, à une effarante corruption des mœurs et une perversion inouïe du cœur. A cet écroulement que ces faux prophètes contemporains ont provoqué, il n'est point d'autre remède que de s'attaquer aux causes. Or la vraie, la seule cause est l'absence des doctrines de vie portant avec elles le secret des régénérations perpétuelles.

Il y a *l'atmosphère* que nous respirons et qui résume toute la série des faux prophètes. Ce sont eux d'ailleurs qui la composent et l'entretiennent ; aussi est-elle toute imprégnée de doctrines, de maximes contraires à la loi divine. Elles s'infiltrent partout, sans que nous le voulions, elles pénètrent jusqu'au fond de nos âmes, malgré nos précautions, pour influencer le cours de notre vie.

2. Comment *devons-nous nous comporter à leur égard ?* Avec une grande réserve, car il faut une singulière lucidité d'esprit pour découvrir leurs manœuvres et une énergie peu commune pour s'en libérer.

Aussi Jésus nous dit : « Méfiez-vous », « *Attendite,* prenez garde », n'approchez pas, ne vous laissez pas approcher ; le vice est contagieux, l'erreur aussi. A pactiser, ne serait-ce qu'un instant, ne serait-ce que par légèreté avec un esprit faux, un cœur corrompu, on risque d'épouser leurs habitudes, de partager leurs pensées.

Pourquoi tant d'hommes refusent-ils de suivre ce conseil ? Ils se croient forts ; ils prétendent qu'ils ne subiront pas le dommage annoncé. Mais les faux prophètes sont insinuants ; ils commencent par les craindre, ils s'habituent à les entendre, ils entrent dans leur compagnie ; ils finissent par les croire. C'est une catastrophe ajoutée aux autres.

Sans aucun doute, le conseil est bon, Seigneur, et vous avez raison. Mais une inquiétude nous prend. Si l'on reconnaissait ces gens redoutables à leur mine ; si l'on perçait facilement la perfidie de leurs paroles, la duplicité de leur attitude ; si leur méchanceté était écrite sur leur visage, il serait facile de les éviter ! Mais non ; ils se dissimulent, ils se déguisent pour mieux nous tromper ; ils font les bons apôtres, ils usent d'artifices, ne poursuivant, disent-ils, en nous donnant leurs conseils, que notre intérêt ou notre bonheur. Vous l'avez dit vous-mêmes : « ils revêtent les habits du berger pour tromper les brebis ».

3. *Comment les reconnaître ?* A leurs œuvres, dit N.-S. Regardez ce qu'ils font vous verrez ce qu'ils valent. On juge l'arbre à ses fruits, on juge les hommes à leurs actions. Le tout est de ne pas s'en apercevoir trop tard, car le cœur se prend vite, le cœur qui entraîne la volonté. Aussi méfiez-vous d'eux.

II. — *Défiance à l'égard de nous-mêmes*

Voici en effet que ces faux prophètes trouvent en nous un singulier appui. Notre nature est viciée et c'est le risque d'erreur dans nos pensées, par suite, également, dans notre conduite.

1. Nous portons en nous un *appétit insatiable de liberté*. Nous soumettre à une autorité, même divine, nous semble une insupportable servitude. D'autant qu'elle implique souvent une victoire à remporter sur nous-mêmes, ce qui suppose une lutte toujours pénible à soutenir. Il serait si bon de se laisser vivre, de suivre tous ses caprices ! Mais non ; la loi divine fixe des limites à nos droits et impose des règles à notre activité. Alors notre penchant à la mollesse réclame, et pour nous faire admettre ses prétentions, que d'excuses il invente ! « Dieu ne demande pas tout ce que l'Eglise exige ». — « Les prêtres interprètent mal les préceptes divins ». — « La vertu est impossible à garder, et ceux qui en offrent le spectacle sont souvent des hypocrites qui s'ignorent ». — « Il faut bien donner à la vie son plaisir ». — « Et puis, tout le monde agit de même ! »

Série interminable et chaque jour renouvelée.

Les meilleurs n'échappent pas à cette nonchalance. Il leur arrive alors de croire et d'agir comme si la religion était une affaire de sentiment, ou bien qu'elle se limite à quelques prières réduites souvent à l'état de formules, à quelques manifestations plus ou moins brillantes, à quelques œuvres extérieures sans portée et sans transformation surnaturelle.

Qu'ils se détrompent ! Le christianisme est essentiellement et avant tout une *vie*. Or vivre, c'est agir, non pas d'une façon quelconque, pour s'agiter ou paraître, mais pour porter des fruits ; « il faut être un bon arbre ». Sur cet arbre, N.-S. doit pouvoir, quand il le voudra, cueillir de bons fruits. Pour cela, il faut nous donner du mal, car nous portons tous en nous une tendance au péché, tendance qu'il nous faudra combattre toute notre vie. sans répit. Aussi avancés que nous soyons dans la vie spirituelle, aussi prolongée qu'ait été jusqu'ici notre fidélité, nous arrêter ce serait nous exposer à la défaite. N.-S. nous le rappelait avec opportunité : « Ce ne sont pas ceux qui disent : Seigneur, Seigneur, qui entreront dans le royaume des cieux, mais ceux qui font la volonté de mon Père. »

2. Méfions-nous aussi du *souci exagéré* que nous aurions *de l'opinion*. Je dis : « exagéré » car il y a une opinion saine et qu'il faut respecter : celle qui se fonde sur les commandements de Dieu, et nous incite à les accomplir. Elle serait pour nous un stimulant précieux. Hélas ! elle connaît bien rarement cette orientation, et c'est plutôt de connivence avec le mal qu'il faut parler quand il est question d'elle. Voyez-vous, alors, de quelle indifférence, j'allais dire : de quel mépris, vous devez l'entourer. Travailler pour mériter ses faveurs c'est pactiser avec l'erreur et le vice ; et loin de vous réjouir quand cette sympathie vous paraît acquise, il faut trembler au contraire qu'elle ne souligne votre vie d'un jugement que n'approuverait pas Dieu, lui qui un jour prononcera le dernier mot sans appel, sur la valeur de nos actes.

Ne vous amènerait-elle pas à la tristesse d'une existence dévoyée, se contenterait-elle seulement d'accaparer vos pensées, par le désir de vous faire ses éloges intéressés et toujours versatiles, prenez garde ! N.-S. encore vous a prévenus. Ce ne serait point pour lui que vous auriez travaillé ; il pourrait donc vous dire en toute vérité : « *Accepistis mercedem.* Vous avez reçu votre récompense ». Et, mesurez bien ces mots, terribles dans leur laconisme : « *Vani, vanam* » : vous avez été vains dans vos espérances, votre récompense aussi sera sans valeur.

3. Enfin et surtout méfiez-vous d'une existence passée loin de Dieu, en comptant sur *une conversion de la dernière heure*.

Evidemment, elle est toujours possible, car la miséricorde est infinie. N.-S. nous en a donné de multiples exemples ; et celui du bon larron est dans toutes les mémoires. Seulement c'est l'unique fois dans la vie du monde où un brigand eut l'honneur et la joie de mourir crucifié auprès du divin Rédempteur. Croyez au pardon toujours possible ; mais prenez vos garanties et soyez logiques. Servez un Maître dont vous connaissez la puissance. Il vous restera toujours assez de misères inexpiées, pour faire appel à sa bonté. Pour l'instant servez-le de votre mieux ; c'est justice et c'est prudence. Ne faites pas comme tant de serviteurs dont vous blâmez l'attitude. Ils minimisent le service qu'ils doivent, tout en augmentant leurs exigences. Le respect, le dévouement s'en sont allés ; la simple politesse a suivi. Dieu risque de subir le même sort. Croyez-vous que ce serait mieux !

* *

Rappelez-vous donc que toute vie bien chrétienne doit être logique. Si croire en Dieu et ne point pratiquer sa religion est une absurdité, croire en lui et l'offenser volontairement, obstinément, entraînant ainsi d'autres âmes dans une voie néfaste, c'est une iniquité. La foi doit se traduire par des actes : « La foi qui n'agit point, est-ce une foi sincère ? » Ce n'est pas le nom de chrétien qui vous sauvera ; c'est votre vie chrétienne. Une étiquette ne vaut que par ce qu'elle annonce et qui la justifie.

Dieu est notre Maître, respectons sa loi. Il est notre *bon* Maître. Servons-le donc comme il le mérite et le demande : loyalement, généreusement, de tout notre cœur, de toutes nos forces. Là et là seulement est la vérité. Ainsi soit-il.

POUR LA FETE DE SAINT PIERRE

LA FIDÉLITÉ DE L'APÔTRE

Mes frères,

La figure de l'apôtre Pierre apparaît au premier plan du collège apostolique, et combien sympathique ! En Pierre nous reconnaissons un homme comme l'un d'entre nous, avec ses enthousiasmes et ses faiblesses, un homme de tous les temps, un type d'humanité qui laisse jaillir de sa personnalité puissante d'éloquentes leçons de vie.

Si Jésus l'a choisi entre tous les autres pour en faire le premier chef de l'Eglise, c'est non seulement parce qu'il lui réservait les grâces nécessaires à son nouvel état, mais encore parce qu'il a lu dans l'âme de son apôtre et découvert en lui des trésors insoupçonnés de générosité et de foi. Le choix du divin Maître était excellent, n'en doutons pas ; appliquons plutôt notre chrétienne attention à sonder la richesse de cette âme.

La psychologie en est tellement variée qu'elle réclamerait un panégyrique dépassant largement les dimensions d'une instruction dominicale. Contentons-nous d'en observer l'un des aspects majeurs, la fidélité, et Pierre nous fournira ainsi un modèle qu'il nous sera facile, avec la grâce de Dieu, d'imiter et de suivre.

I. — *Fidélité à l'appel de Dieu*

Pierre entendit un jour l'appel du Seigneur : « Viens, suis-moi ». Et, « laissant là ses filets, il le suivit », nous rapporte l'Evangile. Pour l'observateur superficiel, il n'y a là rien d'extraordinaire : Pierre a été fasciné, séduit littéralement par le Messie, et son âme naturellement enthousiaste l'a entraîné à sa suite. C'est vrai ; mais n'oublions pas que d'autres, du vivant même de Jésus, à commencer par le jeune homme riche, ont entendu le même appel, plus pressant peut-être, et n'ont pas consenti au sacrifice initial exigé par celui qui veut qu'on quitte tout pour le servir : ils s'en sont retournés tristes à leurs occupations banales de tous les jours, à leurs richesses dérisoires dont ils ne consentaient pas à se priver. Et depuis lors, que de millions d'âmes, qui auraient pu être des privilégiées de l'amour de Jésus et devenir des apôtres à leur tour, ont reculé devant les abandons demandés par l'amour divin, traînant sur les routes la misère d'une vie manquée !

Pierre, lui, a compris du premier coup : la voix qui lui parle ainsi ne peut pas mentir ; celui qui lance un tel appel n'est pas un homme comme les autres, il est plus grand que tous les prophètes, plus même que ce Jean-Baptiste qui sait si bien parler de Dieu. Tout de suite le pêcheur du lac de Tibériade a été « saisi », comme Paul le sera plus tard, par le langage unique de ce messager du Très-Haut, en qui il reconnaîtra un jour le Christ, le Fils du Dieu vivant. Pour le moment il n'est attentif qu'à une voix d'homme ; mais quelle voix, quel homme, quel accent pénétrant ! Pierre se sent remué à fond, car son âme avait été préparée déjà par la prédication johannique et sans doute par le baptême du précurseur. Discuter, attendre? A quoi bon? Il a trouvé ce qu'il cherchait obscurément. Puisqu'on daigne l'appeler, il répondra : présent, et livrera sans hésiter toutes les ressources de son âme, toute sa vie.

Mais pour être fidèle à l'appel reçu, il ne suffit pas de répondre avec enthousiasme, sous peine de ressembler aux figurants de théâtre qui chantent avec élan : « partons », et qui piétinent sur place sans avancer d'un pas. Il importe de mettre sa conduite en accord avec la décision prise. Le nouvel élu ne fera pas autrement : il laisse là ses filets, sa maison, son père, tout ce qui l'enchaînait pourtant par les liens du sang et du sol, et il se met en marche à la suite d'un inconnu, décidé à ne pas revenir en arrière désormais, puisqu'il a trouvé celui que son désir cherchait. Il nous est impossible de savoir si Pierre connut les tentations inhérentes à toute vocation apostolique ; ce qui est certain, c'est que si la tentation le visita, elle n'eut pas prise sur sa décision et qu'il continua, non seulement jusqu'à la mort du Christ, mais jusqu'à la sienne, de persévérer dans la fidélité à l'appel divin, à sa vocation d'apôtre.

II. — *Fidélité dans la foi*

Nous sommes parfois surpris de lire dans l'Evangile qui ne ment point, des paroles de doute écloses sur les lèvres des premiers apôtres, et facilement nous serions portés à les en blâmer. Comme nous sommes injustes ! Sans doute leur situation privilégiée leur valait des contacts ineffables avec Jésus ; mais qui donc, sans preuves décisives, est capable de distinguer entre un homme extraordinaire, un prophète, le Messie, et Dieu ? Les apôtres n'avaient pas encore reçu l'Esprit-Saint et leur intelligence demeurait plus sensible aux choses de la terre qu'aux réalités spirituelles.

Pierre, doué d'un ascendant certain sur ses compagnons, avait, dès le principe, pris sur eux tous une influence qu'ils reconnaissaient volontiers. La constatation de cette autorité naissante lui valait un prestige, auquel sa nature qui s'extériorisait facilement ne devait pas rester insensible. Mais il ne se satisfaisait pas gratuitement de l'état d'esprit qui régnait à son sujet parmi la troupe apostolique ; il en acceptait aussi les responsabilités. Que dis-je ? Non seulement il les acceptait, mais encore il les assumait de lui-même avec une belle audace, qui, même avec le recul des siècles, nous paraît un témoignage non équivoque de sa fidélité première.

Vous vous rappelez la scène célèbre qui eut pour théâtre la ville de Césarée de Philippe. Jésus, au milieu d'une conversation familière avec ses disciples, leur demanda à brûle-pourpoint, comme s'il s'agissait de la chose la plus naturelle : « Qui dit-on qu'est le Fils de l'Homme » ? Ils disent : « Les uns Jean-Baptiste, d'autres Elie, d'autres Jérémie ou l'un des prophètes ». Jésus insiste maintenant, il leur dit : « Et vous, qui dites-vous que je suis ? » C'est alors que Simon-Pierre, laissant parler son cœur et sa foi, prend la parole, et lance aux échos cette phrase sonore dont on devine l'accent enthousiaste et le retentissement dans l'âme des autres apôtres : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant » (Mt., XVI, 13-16). Peut-on désirer une affirmation plus simple, plus claire et plus solennelle à la fois, de la divinité du Christ ? C'est Pierre qui l'a prononcée, et c'est parce qu'il a ainsi proclamé sa foi, alors que d'autres hésitaient encore, que Jésus lui dit les paroles que vous connaissez tous : « Tu es heureux, Simon Bar-Jona, car ce n'est pas la chair et le sang qui te l'ont révélé, mais mon Père qui est dans les cieux ». Et moi, je te dis que tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. Je te donnerai les clefs du royaume des cieux : tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux ».

Cette foi ardente, Pierre la conservera, même aux heures où elle risquait de sombrer, comme il arriva à certains auditeurs, lorsque Jésus parla de l'Eucharistie et que certains se révoltèrent. Pierre va-t-il se laisser gagner par la vague de découragement qui déferle sur des esprits mal affermis ? Le Maître lui-même dut se le demander, puisqu'il se tourna vers ses disciples et leur posa cette question qu'on peut pressentir chargée d'angoisses humaines : « Et vous, voulez-vous aussi vous en aller » ? C'est alors que Pierre prend la parole pour élever bien haut la protestation de son amour et de sa foi : « Seigneur, dit-il, à qui irions-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle ». Admirons comme il convient la spontanéité d'un tel acte de foi, en une minute aussi tragique pour l'humanité du Christ, et ne doutons pas un seul instant que cette affirmation solennelle doit raffermir la foi et la confiance des disciples, — tout comme une protestation de notre part, dans une conversation ou une discussion, redonne du courage à des esprits chancelants comme il s'en rencontre tant !

III. — *Fidélité à l'amour malgré la faute*

En vérité on doit dire que le cœur de Pierre est envahi par un grand amour, celui de ce Jésus qu'il

a suivi depuis la Galilée et qu'il a proclamé le Christ, Fils de Dieu : un tel cri vient de l'esprit qui est convaincu, certes, mais surtout il jaillit du cœur, source de toutes les convictions enthousiastes et déterminantes.

Cet amour trouvera son expression, non seulemnt au lavement des pieds, quand Pierre se proclamera indigne d'un tel honneur, et quand il déclarera, en face des grands abandons qui se dessinent à l'horizon proche : « Même si tous vous abandonnent, Seigneur, moi je ne le ferai pas ».

Nous qualifions l'apôtre de présomptueux. C'est peut-être vrai matériellement ; mais nous oublions trop que l'Esprit-Saint n'est pas encore descendu sur lui et qu'il n'est encore soulevé que par sa seule force humaine. En tout cas ce cri d'amour, même non suivi d'effet total, ne saurait mériter des ingrats que nous sommes une condamnation sans appel.

A vrai dire les événements à venir vont mettre Pierre à l'épreuve : première épreuve, mais quelle épreuve pour des hommes qui voyaient surtout dans le Christ le Messie triomphant qu'on leur avait promis. Faut-il leur reproché d'avoir ignoré ce que le prophète disait du Messie souffrant et de l'abîme d'angoisses qu'il devait affronter ? Nos dix-neuf siècles de christianisme éclairé devraient plutôt nous porter à l'indulgence, à cette indulgence que nous réclamons pour nous-mêmes...

Jésus a été arrêté, on se rappelle en quelles circonstances, ligoté, puis entraîné par les soldats et les valets du grand-prêtre. Pierre n'a pas pu s'opposer à une telle violence ; et pourtant il a tiré son épée. Jésus lui a commandé de la remettre au fourreau et Pierre a obéi docilement : que pouvait-il faire d'autre ?

Devant le déploiement des forces militaires et sous l'empire de la crainte, les apôtres se sont enfuis un à un. Pierre ne se résigne pas à un tel abandon. Prudemment il suit de loin le cortège où il distingue encore la silhouette aimée qu'on bouscule et qu'on frappe. Il suit de loin, mais il est là tout de même. Il réussit à pénétrer dans la cour du grand-prêtre, tandis qu'on a entraîné Jésus à l'intérieur pour le juger.

En réchauffant autour du feu ses doigts engourdis par le froid, Pierre se demande, avec toute son angoisse d'ami dévoué, ce qu'il va advenir de Jésus. C'est alors que se produit la scène bien simple, mais fatale, où on le reconnaît et où on le somme de confesser Jésus. Il hésite, se trouble, perd la tête et par trois fois, victime de sa confiance téméraire de jadis, il renie celui qu'il aime pourtant plus que tout.

Pauvre Pierre ! Ne nous hâtons pas trop de le condamner et gardons-nous des effets oratoires trop faciles en pareil sujet. L'amour de Pierre, réel et profond, n'a pas encore subi le feu de l'épreuve ; au premier assaut direct il succombe. Mais regardons plutôt comme il se redresse, par le miracle de son amour toujours vivant et plus ardent que le reniement passager de tout à l'heure. Le coq a chanté, Pierre a compris ; son cœur d'homme se gonfle jusqu'à éclater, ses yeux peu habitués à répandre des larmes se mouillent subitement et, nous dit l'Evangile, « il se mit à pleurer amèrement ».

Les larmes de Pierre, cet amour coupable qui se reprend instantanément pour ne plus connaître de défaillance, comme tout cela est humain, et comme nous nous retrouvons dans une telle attitude ! Puissent surtout nos sentiments de repentir, quand nous avons commis le péché, être aussi rapides et durables que ceux de l'apôtre repentant ! De ce jour Pierre clamera moins haut peut-être ses enthousiasmes, car il sait qu'il faut se méfier de soi (il l'ignorait jusqu'ici, confondant la bonne volonté avec la volonté tout court), mais il ne reculera plus devant les quolibets d'une servante et les menaces des forces policières. Pourquoi ? Parce que de l'abîme de sa faute, au lieu de contempler sa misère à lui, il a jeté les yeux sur le Christ qui passait enchaîné à quelques pas de lui. Et Jésus, qui savait tout, et qui lisait dans les yeux de son fidèle apôtre les marques visibles de son repentir, Jésus regardait Pierre. Et Pierre aussi regarda Jésus, et il sut qu'il était pardonné.

Mais il n'était pas de ceux qui se contentent d'accepter un pardon aussi gratuit, sans payer de retour. Sa faute n'a pas ébranlé sa fidélité, elle l'a plutôt affermie, Et l'amour reconnaissant, rajeunissant ses forces si limitées, le fera s'appuyer désormais sur celui qui est la source de toute force aimante. Ce timide jusqu'à la lâcheté passagère deviendra un chef dans toute la force du terme : il ira sans trembler, non seulement jusqu'au tombeau où Jésus lui apparaîtra, mais jusqu'à Rome où il confessera, non point en paroles, mais avec l'éloquence de son sang répandu, que Jésus est vraiment le Christ, Fils de Dieu.

* *

Fidèle dans la vocation, dans la foi, dans l'amour jusqu'à la mort, tel nous apparaît le grand apôtre dont nous célébrons la fête en ce jour.

Mais n'oublions pas que Jésus ne se laisse jamais dépasser en générosité. Si Pierre fut fidèle à Jésus, Jésus fut fidèle à Pierre. Non seulement il ne fit jamais allusion devant lui à la scène de la nuit, mais il lui fournit l'occasion d'une triple proclamation d'amour, qui était à ses yeux la réparation solennelle de l'abandon d'un moment. C'est à lui qu'il confiera son Eglise, sa chère Eglise, l'épouse de son cœur, qui aura la tâche de poursuivre jusqu'à la fin des temps la mission du Rédempteur et d'apporter aux hommes de tous les pays et de tous les âges le message de la vie éternelle.

Si Pierre est mort dans sa chair, son œuvre vit toujours, et nous devons en un tel jour porter nos pensées reconnaissantes vers celui, qui du haut de la colline du Vatican, poursuit avec la force de l'Esprit, l'œuvre du pêcheur de Galilée. A la fidélité limitée de l'homme répond encore la fidélité illimitée de Dieu.

Que de précieux enseignements nous pouvons recueillir d'une telle vie ! Qu'ils nous encouragent dans notre service de Dieu et de l'Eglise, même si nous avons à pleurer des égarements d'un jour : n'abandonnons jamais Celui qui est mort pour nous, qui nous aime d'un amour infini et qui nous prouvera son éternelle fidélité, si nous lui gardons la ferveur de notre attachement. Ainsi soit-il. M. L.

POUR LA FETE DE LA VISITATION

(2 juillet)

MYSTÈRE DE RECUEILLEMENT, DE CHARITÉ, DE LUMIÈRE

Mes frères,

Il est toujours délicat de parler de Marie, tellement les récits évangéliques sont d'une sobriété déconcertante à son sujet. Et pourtant nous aimerions

tant pénétrer le secret inviolable de cette âme incomparable !

Le mystère de la Visitation, qui nous occupe en ce jour, nous fournit heureusement des documents évangéliques assez précis pour alimenter notre piété, sinon pour satisfaire notre légitime curiosité.

C'est, en vérité, un mystère pleinement joyeux, sans l'ombre de la croix à l'horizon : toutes les paroles, tous les actes, vont être réservés à l'action de grâces et chanter la grandeur de Dieu. C'est comme une étape fleurie entre les heures célestes de l'Annonciation et les jours à la fois joyeux et déjà angoissés de la naissance de Jésus, dans la nuit et le froid, sous la menace d'Hérode. Ici c'est la paix, le calme, la rencontre d'âmes habitées par Dieu et ne vivant que de lui.

Penchons-nous avec attention sur ce mystère qui doit nous éclairer et nous apporter des leçons de vie. Puisse Marie nous mériter de mieux comprendre le recueillement, la charité et toute la lumière qu'il recèle dans ses profondeurs !

I. — *Mystère de recueillement*

« En ces jours-là, nous dit S. Luc, Marie s'étant mise en route, s'en alla vers la montagne, hâtivement, vers une ville de Juda ». Sans doute voulait-elle réjouir sa cousine par sa présence, et peut-être l'aider de ses services dans les semaines qui précédaient la naissance du précurseur. Mais surtout Jésus, qui vivait en elle, voulait se donner, par elle, à son précurseur, montrant déjà au monde que sa mère est l'intermédiaire et la distributrice de ses faveurs.

C'était la saison où les groupes de pèlerins partaient de Galilée pour aller célébrer la Pâque à Jérusalem. Il est très vraisemblable que Joseph et Marie accomplissaient ensemble ce pélerinage rituel. De Jérusalem, Marie n'avait que sept kilomères à accomplir pour gagner Aïn-Karim où vivait sa cousine ; elle dut faire seule cette dernière partie du trajet.

Seule apparemment, puisqu'elle porte Jésus en elle et que le recueillement est la loi de son âme.

Il est le Bien-Aimé qui n'est jamais absent ;
Il est le fruit divin dont sa chair est bénie ;
Ils n'ont qu'un cœur pour deux, et c'est au même sang
Que leur être profond s'abreuve et communie.

Ces beaux vers du poète chrétien Louis Mercier commentent à merveille l'état d'âme de Marie et l'intimité du mystère enclos en elle. A vrai dire qui saurait en parler comme il convient ? Qui donc pourrait exprimer cet « intérieur » de Marie que les âmes mystiques se sont efforcées de pénétrer ?

Il nous est cependant assez facile d'imaginer cette courte randonnée de la Vierge, à travers les vallées parées de leurs fleurs, de leurs parfums et de leurs fruits naissants. Si toute cette nature printanière élevait un chant de gloire vers le Créateur, l'âme de Marie vibrait d'une harmonie divine et Jésus parlait en elle un langage mystérieux, auquel son amour donnait la réplique. Quelle douceur, quelle pureté, quelle intimité silencieuse, faite d'une union que jamais mortel ne connut ni ne connaîtra, où la Vierge chante déjà les mots merveilleux de ce *Magnificat* qui explosera bientôt sur ses lèvres.

Elle poursuit sa route solitaire au milieu des blés qui jaunissent déjà, saluant cette jeunesse de la vie et se reportant par la pensée à cette autre moisson qui se prépare dans les âmes et dont elle connaît le mystérieux et divin Moissonneur.

Elle a seize ans. Elle est la fleur en Israël,
Le lys dans la vallée, et la rose des roses ;
L'air qu'elle a respiré garde le goût du ciel,
Et la terre sourit lorsque son pied s'y pose.

II. — *Mystère de charité*

Elle n'a pas entrepris un voyage d'agrément ; c'est la charité qui l'a dicté et qui lui donne des ailes, puisqu'elle marche « en hâte », sous l'impulsion de l'Esprit-Saint. Elle sait l'état de sa cousine, et elle se dit qu'en raison de son grand âge elle aura besoin auprès d'elle de mains plus jeunes pour l'aider et lui venir en aide dans les heures difficiles qu'elle aura à traverser.

Et Marie entra dans la maison d'Elisabeth, y faisant pénétrer Dieu avec elle. Sa cousine s'avançant à sa rencontre, c'est Marie qui, toujours humble et prévenante, prit les devants et la salua la première. Le charme exquis d'une telle rencontre, il faudrait pour la chanter l'âme d'un S. Bernard, ou plutôt celle de Marie elle-même. Elisabeth est reconnaissante à sa jeune cousine d'avoir franchi une telle distance pour venir jusqu'à elle, malgré la fatigue qui aurait pu la retenir à Nazareth ; apprécie tout le mérite d'une telle visite ; mais Dieu lui fait rapidement comprendre que cette charité matérielle est bien peu de chose en comparaison de toute la charité invisible dont l'économie cachée va se dévoiler à ses yeux.

Voici maintenant Marie installée au foyer de Zacharie et d'Elisabeth. Il semble qu'elle ait oublié les paroles solennelles qui ont accompagné son arrivée et dont nous parlerons tout à l'heure. Elle est venue pour servir, elle se met tout de suite à l'œuvre, apportant les ressources de sa jeune activité pour réjouir le foyer de ces cousins plus âgés, témoins déjà d'une autre génération, faisant tout naturellement un effort d'adaptation bienveillante pour tâcher de deviner et prévenir leurs besoins et leur apporter une compréhension joyeuse et totale. Elle va et vient dans la maison : n'est-elle pas la « servante du Seigneur » dans la ligne de sa volonté, même lorsqu'il lui faut abandonner sa chère solitude pour vaquer à des soins matériels et à des préparatifs de toute sorte ?

Comme il nous est doux d'imaginer une telle existence apaisée pendant les trois mois que dura son séjour à Aïn-Karim ! Comme on voit bien à distance des sourires reconnaissants fleurir sur les lèvres de la vieille Elisabeth, et de longs regards de gratitude envelopper celle qu'elle avait saluée comme la « bénie entre toutes les femmes » !

Marie s'en alla-t-elle avant ou après la naissance de Jean-Baptiste ? Demeura-t-elle à Hébron jusqu'à cette date, ou bien se retira-t-elle avant l'arrivée des visiteurs ? Ces questions demeurent fort discutées ; mais comme de graves auteurs admettent que Marie ne partit qu'après l'heureux événement, il est fort possible de supposer que Jean, aux premières heures de sa vie, ait reposé entre les bras de Marie, tout près du Maître qu'il avait tout d'abord reconnu.

Sa mission charitable accomplie, Marie retourne dans sa maison de Nazareth ; d'autres maintenant peuvent la remplacer et sa cousine aura moins besoin d'elle. La solitude l'appelle de nouveau, maintenant qu'elle a laissé chanter en elle, aussi longuement qu'il fut nécessaire, la voix céleste de la charité.

III. — *Mystère d'illumination*

Mais ce mystère joyeux de la Visitation eut d'étonnantes répercussions dans les âmes et sa lumière

est parvenue jusqu'à nous, lorsque nous interrogeons le texte sacré. Elisabeth, Jean-Baptiste et Marie elle-même furent les instruments de l'Esprit-Saint qui, par leur action ou par leur bouche, révéla quelques-uns des secrets du Très-Haut.

Depuis plusieurs mois Elisabeth vivait dans le mystère : elle se soumettait humblement à la volonté de Dieu, se laissant conduire dans ces événements dont elle ignorait encore le sens profond. La visite de sa cousine Marie fut pour elle l'occasion d'une illumination et sur ses lèvres des paroles prophétiques résonnèrent. En vérité comment expliquerait-on, sans une intervention spéciale de Dieu, ces paroles mystérieuses qui lui étaient dictées par une voix inconnue : « Bénie es-tu entre les femmes et béni est le fruit de tes entrailles ! »

Et comme il monte en elle une lumière grandissante, elle comprend la dignité incomparable de celle qui a daigné venir jusqu'à elle : « Comment se fait-il que la mère de mon Seigneur vienne à moi ? » Elle a bien dit « la mère de mon Seigneur », exaltant encore une fois sa cousine, et signifiant qu'elle connaissait, avant même que Marie le lui eût révélé, qu'elle était la mère du Messie, qu'un psaume des plus connus saluait du nom de « Seigneur ».

Et elle ajoute aussitôt, comme pour donner une preuve de ses affirmations : « Voici qu'à l'instant où ta salutation frappait mon oreille, l'enfant, dans mon sein, a tressailli d'allégresse ». « La grâce de Jésus, nous dit le P. de La Broise, avait pénétré jusqu'à l'enfant appelé à un ministère si haut et à une si parfaite sainteté ; l'intelligence du précurseur, au moins momentanément éveillée, s'orientait déjà vers celui auquel plus tard il devait rendre témoignage ; au moment où l'Agneau de Dieu effaçait de son âme le péché de l'humanité et répandait en lui son Esprit-Saint, il le saluait par un joyeux frémissement ».

Dans ce trio de sainteté, Jean est le personnage invisible ; mais la lumière du Christ vivant dans Marie a pénétré jusqu'à lui pour le justifier et le sanctifier dès avant sa naissance et mettre déjà sur sa route celui qu'il ne rencontrera désormais que sur les bords du Jourdain, pour le baptiser et saluer en lui l'Agneau de Dieu.

Mais la grande illumination de ce mystère, n'est-ce pas encore par Marie qu'elle viendra à nous ? Puisqu'elle n'est plus seule à porter le secret d'amour qui faisait battre son cœur éperdument, et que Dieu lui-même l'a révélé à Elisabeth, la Vierge est invitée à sortir de son silence. C'est alors qu'elle épanche le trésor que la méditation accumulait dans son cœur depuis la visite de l'ange. Et Marie chante le *Magnificat*, le cantique de toutes les reconnaissances, le chant d'action de grâces de l'âme humble qui ne veut se reconnaître que comme la petite servante, *ancilla*, la bonne à tout faire, celle que le maître emploie à son gré pour toutes les besognes. Elle n'en comprend pas moins la grandeur d'une telle mission et, forte de son humilité, elle proclame que les générations à venir exalteront son bonheur, ce bonheur pour lequel le Seigneur a tout fait.

Et le cantique continue. N'ayons garde d'oublier que Marie était nourrie des Saintes Ecritures dont elle se rappelait sans effort les expressions. En un tel moment elle avait tout naturellement employé le langage des prophètes, portée qu'elle était par le même Esprit de Dieu. « Ses paroles, nous dit encore son délicat biographe le P. de La Broise, qu'elle-même disposa peut-être plus tard en un poème rigoureusement exact, furent conservées dans la famille sainte, avant d'être l'héritage de l'Eglise ».

Il serait aisé et combien profitable pour vos âmes de le commenter ; mais n'est-il pas encore plus utile que vous en relisiez le texte dans vos missels, afin de tâcher par vous-mêmes d'en pénétrer toute la force et la suavité ; l'âme rayonnante de Marie vous y apparaîtra tout irradiée de la lumière du ciel.

* *

Recueillement, charité, illumination, quelles richesses spirituelles sont contenues dans les mystères les plus simples de notre foi ! Aujourd'hui c'est la silencieuse Marie qui nous a parlé : écoutons-la, unissons-nous à sa joie et son action de grâces, ayant comme elle la sainte ambition de chanter, par nos vies chrétiennes, un éternel *Magnificat* au service de Dieu. Ainsi soit-il. M. L.

PETITS PRONES SUR LES COMMANDEMENTS

XIV

1er commandement de Dieu

L'INDIFFÉRENCE RELIGIEUSE

Mes frères,

Nous avons à rendre à Dieu le culte qui lui est dû ; par là nous reconnaissons son souverain domaine et notre dépendance à son égard. Transgressent ce devoir ceux qui tombent dans l'irréligion, dans le sacrilège, dans l'idolâtrie, dans la superstition. L'irréligion est le péché de ceux qui s'éloignent de Dieu par indifférence ou par impiété. Aujourd'hui je veux vous parler de l'indifférence. Etre indifférent c'est ne pas se soucier ni de Dieu ni de son âme. Ce qu'un Bossuet, un Pascal, un Newton, un Pasteur, etc. ont cru, on ne le juge pas même digne d'occuper un moment la pensée. L'indifférent respecte la religion mais ne la pratique pas. C'est pourquoi sa conduite est injurieuse à Dieu et préjudiciable au prochain.

I. — *Injurieuse à Dieu*

Vous êtes chrétiens ; or, un chrétien doit mettre ses pas dans les pas de Jésus-Christ, c.-à-d. suivre ses commandements. Qu'est-ce qu'un laboureur indifférent ? si ce n'est un laboureur ne voulant pas cultiver sa terre. Qu'est-ce qu'un soldat indifférent ? si ce n'est un soldat ne voulant pas se soumettre à la discipline militaire. Qu'est-ce qu'un commerçant indifférent ? si ce n'est un commerçant ne voulant ni acheter, ni vendre, négligeant les occasions les plus favorables, perdant toujours, ne gagnant jamais. Ou plutôt de tels hommes ne sont ni laboureurs, ni soldats, ni commerçants, ils ne sont rien. Un chrétien indifférent n'est plus un chrétien, c'en est l'ombre. Il en a le nom et n'en a plus la réalité. Si vous êtes chrétiens il faut que Jésus-Christ vous dirige : ou renoncez à votre titre de chrétien, ou renoncez à votre indifférence.

D'ailleurs, en quoi se résume la loi de Dieu ? Elle est une loi d'amour ; et cet amour consiste à observer les commandements : « *Hæc est charitas Dei ut mandata ejus custodiamus* » (I Jo., v, 3). Par cela même que vous vivez dans l'indifférence vous êtes hostiles à Dieu. Lui, cependant, vous a tout donné pour obtenir votre amour : et la vie, et l'intelligence, et la santé, et la fortune peut-être, et cette famille

qu'il vous conserve, et son Fils qu'il a livré, et le ciel qu'il vous promet, et cette patience et cette bienveillance avec lesquelles il attend votre retour. Ou rendez-lui ses bienfaits, ou rendez-lui votre cœur... L'indifférence est le péché blessant le plus le cœur de Jésus-Christ qui est venu sur la terre pour nous sauver, plus encore pour nous forcer à l'aimer. Donc la conduite de l'indifférent est injurieuse à Dieu. Examinez et réfléchissez... Si dans les affaires même temporelles s'écarter de la manière générale d'agir est une témérité insoutenable, que penser de celui qui s'écarte dans une chose aussi essentielle que la pratique de la religion ?

N'essayez pas de justifier votre indifférence, prenant excuse d'occupations absorbantes. Admettons que vos affaires sont nombreuses et pressantes. Comment croire à l'impossibilité de leur dérober le temps nécessaire à l'accomplissement des devoirs de chrétiens et de chrétiennes? Le P. Sanson le disait à ses auditeurs de Notre-Dame de Paris. « Comment, à regarder ce qui se passe... ne pas se dire qu'en vérité vous avez du temps pour tout, excepté pour cela seul à quoi le meilleur de votre temps devrait appartenir » *(L'Inquiétude religieuse*, p. 70). « Il y a un temps fixé pour tout, un temps pour toute chose sous le ciel : un temps pour naître et un temps pour mourir ; un temps pour planter et un temps pour arracher ce qui a été planté ; un temps pour tuer et un temps pour guérir ; un temps pour abattre et un temps pour bâtir ; un temps pour pleurer et un temps pour rire... » (Eccl., III, 1-6). Pareillement, il doit y avoir un temps pour les choses de la religion. Si le tourbillon des occupations mondaines menace de nous le ravir, à nous de le défendre virilement. Ne l'oublions pas. Accordons à nos affaires terrestres l'application qu'elles demandent raisonnablement, rien de mieux. Mais consacrons à nos devoirs de chrétiens les soins qu'ils méritent. Et s'il arrivait de ne pouvoir vaquer concurremment aux affaires du temps et à celles de l'éternité, n'hésitons pas une minute à préférer ces dernières : cela, le revendiquent l'ordre, la sagesse, le bon sens.

II. — *Préjudiciable au prochain*

La charité envers le prochain ne se réduit pas au simple fait de donner une aumône à un pauvre ou à ne pas dire du mal des autres. La charité chrétienne c'est l'amour des autres pour les conduire à Dieu. Ce n'est pas un article de luxe ; de la charité personne n'est dispensé. Quand nous arriverons au tribunal où siège la justice sans appel, Dieu ne nous demandera pas : « As-tu été heureux sur la terre ? as-tu réalisé une fortune ? à tes enfants as-tu laissé de magnifiques champs, des immeubles bien achalandés ? » mais il nous dira : « Qu'as-tu fait pour ton prochain ? qu'as-tu fait pour son âme ? As-tu fait tout ce qui dépendait de toi pour le porter à la vertu ? Réfléchissez, par votre indifférence vous causez au prochain un préjudice. Vous le savez : l'eau de mer contient du sel en abondance. Or ce sel remplit une fonction dont l'a chargé le Créateur : il empêche les eaux de l'océan d'être corrompues par la multitude des animaux et des herbes qui périssent en leurs flots, par des déchets que de toutes parts y apportent les fleuves. Le sel est un agent de défense contre les éléments de corruption.

De même, le chrétien doit être pour la masse des hommes un principe de santé morale ; parmi eux il doit être une énergie de pureté, de sainteté atténuant les ravages du vice. Tel est votre rôle. Car à vous s'adresse la parole du Sauveur : « Vous êtes le sel de la terre » (Math., v, 13). Oui ; chacun de vous doit se considérer comme le sel de la terre, comme tenu à donner de bons exemples. C'est par votre exemple que vous remplirez une influence bienfaisante dans un monde infesté par le mal. C'est en mêlant des actes vertueux au mouvement général dont se compose la vie de l'humanité, que vous contribuerez à préserver de la corruption, ou tout au moins d'une plus grande corruption, le milieu où vous vivez. Il n'y a rien qui soit puissant comme l'exemple pour mettre en branle les volontés. Le chef s'élançant en avant de ses soldats les entraîne beaucoup plus efficacement que par ses ordres. Ne sentez-vous pas vous-mêmes que la vie vraiment chrétienne d'une personne agit plus profondément sur votre volonté que les belles paroles et les sages pensées ? On ne résiste guère à la secousse répétée de l'exemple ; on finit presque infailliblement par se mettre au pas de ceux que l'on fréquente. Aussi, discernez vos responsabilités. Soyez convaincus que vous ne pouvez être bons pour vous seuls, ni mauvais pour vous seuls. Tous vos actes ont des conséquences dans les âmes des autres ; nécessairement vos exemples les poussent soit au bien, soit au mal.

« Vous êtes le sel de la terre », pères et mères de famille. Les bons exemples vous les devez encore plus à vos enfants : vous avez à leur conserver la vertu et à les maintenir dans la pratique de la religion. Si vous vous contentez de rester dans « une oisiveté monstrueuse à l'égard du salut » (Bourdaloue), comment les enfants grandissant sous votre toit, devant le spectacle de votre paresse, de votre indifférence religieuse, n'en subiraient-ils pas l'ascendant ? Vous avez beau vouloir respecter les coutumes locales, en envoyant vos enfants au catéchisme : sitôt leur première communion faite, c'est pour eux comme la délivrance d'une chaîne et la fin d'un cauchemar. Le plus grand nombre ne reviendront à l'église que le jour de leur mariage ou de leur enterrement. Il vous faut réagir. Puisse ma voix réveiller un repentir sincère dans vos âmes ! et vous déterminer à remplir tous vos devoirs avec conscience. « Comme les clochers, qui, à notre horizon, restent en prière et ne cessent de vous parler du ciel » (Louis Mercier, *La louange des cloches)* fasse Dieu que vos exemples, pères et mères de famille, soient pour vos enfants une lumière qui les oriente et les sauve.

* *

Jonas avait reçu de Dieu l'ordre d'aller à Ninive ; infidèle à la volonté divine il s'embarqua pour Tharsis. Une tempête se leva. Jonas descendit au fond du navire et se laissa aller au sommeil. Le pilote va auprès de lui : « Pourquoi, lui dit-il, êtes-vous ainsi appesanti par le sommeil ? Levez-vous et invoquez votre Dieu, afin qu'il daigne se souvenir de nous et que nous ne périssions pas » (Jon., I, 6). Que d'hommes résistent aux ordres de Dieu ; il les appelle à aller au ciel ; ils ferment les yeux et fuient du côté de l'enfer. Ne soyez pas de ce nombre ; sortez de l'indifférence. En cette vie une seule chose est nécessaire : l'union à Dieu. Toutes les autres en comparaison de celle-là sont vaines, frivoles, sans importance. Cette union vous la réaliserez par la pratique inébranlable de la religion, qui est le devoir de

l'homme dans la création, des parents dans la famille, du citoyen dans la société, le devoir souverain de toutes les âmes. Ainsi soit-il.

XV

1er commandement de Dieu

L'IMPIÉTÉ

Mes frères,

Les indifférents vivent sans religion comme si Dieu n'existait pas, comme s'ils ne dépendaient en rien de leur Créateur. Ignorer Dieu, le considérer comme inexistant est déjà très mal, mais il y a pire. Non contents de désobéir à Dieu certains affectent de le mépriser publiquement : ce sont les impies. Dès lors, combattre ouvertement Dieu, la religion, les prêtres, les religieux, les religieuses, les chrétiens c'est l'impiété. Il faut que je vous en signale le fait et que je vous en dévoile la malfaisance.

I. — *Le fait de l'impiété*

Au paradis terrestre, le démon conquit en quelque sorte l'humanité par la faute de nos premiers parents ; il devint « prince sur la terre ». Commencée par cette victoire du mal la guerre à Dieu a été continuelle, à travers les siècles. Toutefois, elle ne s'essayait pas à ébranler ces vérités sur lesquelles s'appuie l'ordre religieux et social : l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, la vie future. Aussi Bossuet pouvait-il dire de ces impies : « La terre porte peu de tels monstres ; les idolâtres mêmes et les infidèles les ont en horreur, et lorsque dans la lumière du christianisme on en découvre quelqu'un, on en doit estimer la rencontre malheureuse et abominable » *(Serm. du 1er dimanche de l'Avent).* Aujourd'hui, l'impiété a droit de cité parmi nous. Nous sommes témoins d'une lutte froidement voulue et savamment préparée de l'homme contre « tout ce qui est divin » (II Thessal., II, 4). Et c'est dans tous les pays, grands et petits, civilisés ou moins développés, qu'a lieu cette infiltration vraiment diabolique. Des écrivains se sont emparés de cette négation radicale de toute vérité de foi, l'ont vulgarisée dans les livres et les journaux. Par l'école, par les causeries, les conférences, les tracts, la presse, le cinéma, par le théâtre, par la radio, l'impiété a gagné l'enfant, la femme, les divers milieux sociaux. Ils s'en sont allés répétant à qui veut les entendre : Dieu est une chimère ; il n'y a pas d'âme ; quand on est mort tout est mort.

C'est un fait incontestable pour un observateur attentif : notre siècle glisse de plus en plus dans l'impiété. Depuis vingt ans le rythme de la déchristianisation s'est terriblement accéléré. Quoi d'étonnant alors que beaucoup souscrivent à cette déclaration outrancière d'impiété. « Nous haïssons la chrétienté et les chrétiens ; même les meilleurs d'entr'eux doivent être considérés comme nos pires ennemis. Ils prêchent l'amour du prochain, et la miséricorde, ce qui est contraire à nos principes, l'amour chrétien est une entrave au développement de la révolution. A bas l'amour du prochain ! Ce qu'il nous faut, c'est la haine ! Nous devons savoir haïr ; c'est à ce prix seulement que nous conquerrons l'univers » (Lounatcharsky, commissaire à l'Instruction publique chez les Soviets). Car, l'impiété je la trouve parmi ceux qui s'honorent d'une culture intellectuelle acquise par des études sérieuses : ils affirment qu'en dehors de ce qui est palpable et se voit, rien n'existe. L'impiété, je la trouve dans les rangs de la jeunesse. Ils croyaient autrefois, et plusieurs années encore après leur première communion ; mais ils ont fréquenté certains groupes, certaines sociétés, et ces ténèbres ont envahi leur esprit. L'impiété, je la trouve chez l'ouvrier qu'on a égaré par des promesses mensongères. L'impiété, je la trouve chez le paysan ; en certaines contrées, le seul Dieu qu'il reconnaisse, c'est le soleil fécondant la terre et faisant mûrir ses moissons. Tel est de nos jours le fait de l'impiété ; elle prétend libérer la civilisation humaine des liens de la religion. Quelle est donc sa malfaisance ?

II. — *Malfaisance de l'impiété*

La question est d'importance. Car l'impiété est extrêmement malfaisante. D'abord envers Dieu. L'impiété lorsqu'elle est réfléchie est un des crimes les plus grands. Les impies ne servent pas Dieu et ne veulent pas qu'on le serve. Ils affectent de le mépriser publiquement ainsi que les prêtres et les bons chrétiens : « Nous sommes athées, déclarent certains, parce que l'homme ne sera jamais libre tant qu'il n'aura pas chassé Dieu de son intelligence et de sa raison. C'est en vertu de cette idée d'un être en dehors du monde et le gouvernant, que se sont produites toutes les formes de servitude morale et sociale. Il faut nier cette erreur génératrice de toutes les autres ; car c'est par elle que, depuis des siècles, l'homme est courbé, enchanté, spolié, martyrisé » (M. du Camp, *Les convulsions de Paris,* t. IV, p. 419). C'est pourquoi Dieu les a en horreur (Sap., XIV, 9). Pourrait-il en être autrement ? Mépriser un inférieur, c'est odieux ; mépriser un égal, c'est révoltant ; mépriser un supérieur, c'est le dernier degré de la méchanceté, mais mépriser Dieu, de quel nom qualifier cette attitude ? ne pas tenir compte de ses droits, agir absolument comme s'il n'existait pas, vivre sous ses yeux et se considérer comme seul ! Aussi pour punir les impies Dieu leur retire les lumières et les grâces particulières, indispensables pour marcher dans le droit chemin. Et le résultat final : c'est l'endurcissement de leur cœur, la réprobation, l'enfer : « Mon peuple n'a pas entendu ma voix et Israël ne m'a pas écouté, et je les ai abandonnés à tous les désirs de leur cœur. Ils n'ont pas suivi mes voies ; j'ai dit dans ma colère ils n'entreront pas dans mon royaume ; ils seront jetés dans les ténèbres extérieures ».

Envers l'homme, l'impiété est extrêmement malfaisante. Elle est une peste mortelle spécialement en un temps comme le nôtre où, par suite d'une mauvaise répartition des biens de ce monde, règne une misère anormale... En fait, l'impiété détruit le bonheur de l'homme en lui enlevant la consolation de savoir d'où il vient, où il va ; elle lui ôte toute espérance au milieu des souffrances d'ici-bas. Avec l'impiété la vie est sans but, le travail une œuvre de forçat, la maladie un fléau, la perte des nôtres un déchirement désespéré, le tombeau un trou béant et noir au fond duquel ne brille aucune lueur d'au-delà. S'il n'y a pas de Dieu, si le paradis est sur terre, ce triste paradis appartient aux plus forts, aux plus audacieux, aux plus violents, aux mieux armés. Alors le désintéressement est un leurre, le dévouement une absurdité, la charité un non-sens, la pureté et la fidélité une sottise. C'est la banqueroute de tout bien, de tout idéal. Rien de ce qui élève l'âme n'a plus raison

d'être. La conscience n'est plus qu'une machine à torturer les simples qui s'en embarrassent, le devoir une convention sans fondement.

L'impiété n'est que malfaisante envers Dieu et envers l'homme. « Une société dont tous les membres seraient de purs athées finirait naturellement par une épidémie de suicides » (Le Dantec, *L'Athéisme,* p. 112).

Quoi qu'il en soit, les impies sont à plaindre. Ils sont convertissables à coup sûr et l'histoire n'est pas sans enregistrer des cas de retours individuels ou collectifs qui sont des plus édifiants. Prions le Cœur de Jésus pour que ces retours soient plus nombreux et pour que ces pauvres dévoyés cèdent à la grâce qui ne peut manquer de les presser.

Et vous à qui Dieu a daigné accorder la lumière de la religion, gardez-la avec soin ; ne l'exposez pas au danger ; entretenez-la toujours vive et pure par la prière, par la fréquentation des sacrements, par la rectitude de vos actions. Faites mieux, faites-la resplendir dans votre vie, rayonnez-la dans les milieux où s'exerce votre activité, « ceux-là seulement, nous apprend l'apôtre S. Paul, qui se laissent conduire par l'esprit de Dieu, sont les enfants de Dieu » (Rom., VIII, 12) ; ils ne s'égareront pas dans les ténèbres et arriveront au jour brillant de l'éternité. Ainsi soit-il.

LECTURES SUR SAINTE THERESE DE L'ENFANT-JESUS

XV

UNDE HOC MIHI ?...

« D'où me vient cette faveur ?... » s'écriait sainte Elisabeth lorsqu'elle eut l'ineffable bonheur de recevoir la visite du Verbe incarné apporté par sa divine Mère. L'honneur en effet était exceptionnel et inappréciable le bienfait.

Sus les lèvres de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, plus d'une fois sans doute, la même question a dû se formuler et sinon sur ses lèvres, du moins dans son cœur : « D'où vient que j'ai été comblée de tant de grâces et de si insignes privilèges ? C'est le Tout-Puissant qui a fait en moi de grandes choses. Mais pourquoi les a-t-il faites ? Pourquoi m'a-t-il choisie de préférence à tant d'autres ? »

Nous pouvons à notre tour nous poser la même question. Et tout naturellement elle nous vient à l'esprit au terme de cette étude qui nous a montré notre chère sainte enrichie pour elle et pour l'Eglise entière, de grâces exceptionnelles. Car, qu'il s'agisse de sa propre sanctification, de son pouvoir thaumaturgique, de sa prise de possession de l'univers en si peu de temps et d'une manière si profonde, de sa mission d'amour et de son activité apostolique incessante et si riche, tout est tellement grand qu'il dépasse nos vues habituelles et semble sans commune mesure avec les desseins ordinaires de la divine Providence.

* *

La réponse au premier abord est très simple : nous sommes en présence d'une œuvre gigantesque d'amour. Or, en Dieu, l'Amour est à lui-même sa raison d'être ; et l'on ne demande pas de comptes à l'Amour. Il fait ce qu'il veut et choisit qui il veut pour accomplir ses œuvres. « *Non vos me elegistis, sed ego elegi vos* ».

Ce principe ne pouvait échapper au regard clairvoyant de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Aussi bien l'a-t-elle noté à la première page de son *Histoire :* « Ouvrant le saint Evangile, écrit-elle, mes yeux sont tombés sur ces mots : « Jésus étant monté sur une montagne, appela à lui ceux qu'il lui plut. » Et elle ajoute aussitôt : *Voilà bien le mystère de ma vocation, de ma vie tout entière : Il n'appelle pas ceux qui sont dignes, mais ceux qu'il lui plaît.* Comme le dit S. Paul : « Dieu a pitié de qui il veut et il fait miséricorde à qui il veut faire miséricorde. Ce n'est donc pas l'ouvrage de celui qui veut, ni de celui qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde. »

Un peu plus loin elle ajoute : « Si une fleur pouvait parler, il me semble qu'elle dirait simplement ce que le bon Dieu a fait pour elle sans essayer de cacher ses dons... *La fleur qui va raconter son histoire se réjouit d'avoir à publier les prévenances tout à fait gratuites de Jésus. Elle reconnaît que rien en elle n'était capable d'attirer ses divins regards ; que sa miséricorde seule l'a comblée de biens.* »

Et voici qu'en nous livrant ces premiers sentiments profonds de son âme, sainte Thérèse nous dévoile une des principales raisons de sa prédestination. *Elle est humble* et de ce fait capable de recevoir une immensité de grâces. Car il n'y a que l'humilité pour creuser dans une âme des abîmes tels que seule la Miséricorde divine pourra les combler. C'est pourquoi « Dieu donne sa grâce aux humbles et il la refuse aux orgueilleux. »

Pour une autre raison encore. L'orgueilleux est toujours porté à s'attribuer le mérite du bien qu'il fait. L'humble au contraire le rapporte tout entier à Dieu et avec d'autant plus de plaisir et de joie qu'il est plus humble. Or *sa gloire* est la seule chose que le Seigneur ne veuille pas partager avec d'autres. Il donne sa grâce, sa miséricorde : il communique sa Sagesse, sa Puissance. Mais toujours il se réserve sa gloire. « *Gloriam meam alteri non dabo.* » Et l'on sait quels étaient sur ce point les sentiments de l'humble Thérèse : « La gloire de mon Jésus voilà ma seule ambition; la mienne je la lui abandonne ! »

Nous sommes donc ici en plein dans la ligne traditionnelle de la Providence divine, de cette Providence qui « élève les humbles et rabaisse les orgueilleux. »

Mais, nous l'avons noté plus haut, il y a eu sur la terre d'autres saints dont l'humilité ne le cédait pas sans doute à celle de notre sainte et qui n'ont ni reçu la même mission, ni connu la même gloire. Il faut donc chercher ailleurs la cause du choix divin, c'est dans l'amour que nous la trouverons.

* *

Sans doute Thérèse reste l'élue bénévole de la Sagesse divine. Sa vocation est toute gratuite. Mais encore fallait-il qu'elle y fût fidèle, que par sa correspondance à la grâce, elle réalisât pleinement les desseins que le Seigneur avait fondés sur elle. C'est ce qu'elle a fait par son amour d'enfant. Car ainsi elle « l'a pris » comme les petits enfants « prennent » leurs parents : « par des caresses ». L'expression est d'elle. Mais il ne faut pas se méprendre sur son véritable sens. Il ne s'agit ni d'enfantillages ni de mièvreries. Il s'agit de l'amour le plus vrai, le plus généreux, le plus désintéressé et le plus délicat qui soit.

Aimer c'est sortir de soi pour se donner. C'est s'oublier complètement pour se donner plus totalement ; et parce qu'on ne peut pas se donner sans qu'il en coûte, aimer, c'est s'immoler. Sainte Thérèse l'a bien noté : « Ce n'est, disait-elle, que l'immolation totale de soi qui mérite le nom d'amour. »

Ce que nous avons brièvement raconté de sa vie prouve que, comme elle disait, ainsi elle agissait. Le perpétuel mouvement de son cœur a toujours été dans le sens d'un complet oubli d'elle-même. « *Je veux me faire si petite,* disait-elle, *que je sois oubliée non seulement des créatures mais de moi-même, pour n'avoir plus qu'un seul désir : aimer Jésus à la folie.* » Ce mot est remarquable et nous ouvre, sur ses dispositions intimes, des vues vraiment splendides. Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus est une âme d'une générosité exceptionnelle qui pratique à la lettre la grande devise de l'amour : la mesure d'aimer, c'est d'aimer sans mesure.

> Vivre d'amour, c'est donner sans mesure
> Sans réclamer de salaire ici-bas ;
> Ah ! sans compter je donne, étant bien sûre
> Que lorsqu'on aime on ne calcule pas.

Rien n'est significatif à cet égard comme les comparaisons et les symboles par lesquels elle s'est plu à se représenter elle-même dans ses rapports avec Jésus.

C'est d'abord le *petit jouet* qu'elle voulait être dans ses mains divines. « *Depuis quelque temps,* raconte-t-elle, à l'occasion de sa visite au Saint Père et de la déception qu'elle en avait rapportée, je m'étais offerte à l'Enfant Jésus pour être *son petit jouet.* Je lui avais dit de ne pas se servir de moi comme d'un jouet de prix que les enfants se contentent de regarder sans oser y toucher ; mais comme une balle de nulle valeur qu'il pouvait jeter à terre, pousser du pied, *percer,* laisser dans un coin, ou bien presser sur son cœur si cela lui faisait plaisir. En un mot, *je voulais amuser le petit Jésus et me livrer à ses caprices enfantins.* Il venait d'exaucer une prière ! A Rome, Jésus perça son petit jouet... il *voulait voir sans doute ce qu'il y avait dedans*... et puis, content de sa découverte, il laissa tomber sa petite balle et s'endormit. Que fit-il pendant son doux sommeil et que devint la balle abandonnée ? Jésus rêva qu'il s'amusait encore, qu'il la prenait, la laissait tour à tour, qu'il l'envoyait bien loin rouler et finalement la pressait sur son cœur, sans plus jamais permettre qu'elle s'éloignât de sa petite main. »

Nous ne pensons pas qu'aucun de nos lecteurs soit tenté de sourire en lisant ces lignes, comme si elles n'exprimaient que la simple rêverie d'une pieuse fillette. Sous l'image enfantine ne se cache rien moins que l'héroïsme d'un immense et très ardent amour. Pour peu, en effet, qu'on essaie de les approfondir pour voir à quoi elles répondent, on ne peut pas ne pas être frappé de ce qu'elles supposent d'abnégation et de mépris de soi.

Se faire un jouet entre les mains du petit Jésus, un de ces jouets sans valeur dont un enfant fait ce qu'il veut, suivant son caprice, sans que le jouet ait le droit de réclamer ou de dire : Pourquoi me traitez-vous ainsi ? Pourquoi me mettez-vous ici plutôt que là ? Pourquoi me rejetez-vous ? pourquoi me brisez-vous ?... ce n'est pas autre chose que de renoncer complètement à sa volonté propre, à son repos, à sa satisfaction personnelle, à sa liberté. Mais faire cela par amour, s'aliéner ainsi totalement soi-même au profit de celui qu'on aime, dans un complet abandon, n'est-ce pas le comble de l'amour ?

C'est bien aussi ce qui ressort de cette autre comparaison chère à notre sainte, par laquelle elle aimait à exprimer son idéal de vie : le *petit grain de sable,* sur lequel tout le monde peut marcher sans même s'en apercevoir. Par amour pour son divin Epoux, elle rêvait d'être « en tout la dernière » et le grain de sable étant ce qu'il y a de plus oublié sur la terre, elle n'ambitionnait pas d'autre sort. Mais sa petitesse n'empêchait pas le grain de sable de nourrir des désirs immenses d'amour *pour Jésus seul !* « rien que pour lui. » « Le grain de sable est si petit, pensait-elle, que s'il voulait ouvrir son cœur à un autre qu'à Jésus, il n'y aurait plus de place pour ce Bien-Aimé. »

Plus significatif encore et plus touchant est le symbole de la *rose effeuillée* sous lequel elle nous a livré, dans une de ses meilleures poésies, un de ses secrets d'amour les plus profonds et les plus ravissants. Au fond, c'est la même idée que nous admirions tout-à-l'heure dans la comparaison du petit jouet. Mais ici l'expression est plus délicate encore. Elle traduit d'une façon plus exquise, tout à la fois le désintéressement et la générosité de son cœur. C'est le même complet oubli de soi, mais présenté avec le charme de la poésie, sans que celle-ci enlève rien à la valeur du sacrifice. Faut-il remarquer que nous sommes ici au cœur même du parterre thérésien et que nous y décelons sans peine l'origine première de ces innombrables roses que la sainte ne cesse d'effeuiller sur le monde ? Avant d'être entre ses mains le symbole gracieux de son inépuisable bienfaisance, la rose n'a-t-elle pas été celui de son inépuisable générosité envers son céleste Epoux ?

Car elle aspirait à être elle-même cette rose qui librement s'effeuille sous les pieds de Jésus pour adoucir sa marche et la parfumer d'amour. Mais « s'effeuiller », c'est, pour la rose, accepter de perdre ses charmes, consentir à n'avoir plus ni forme, ni beauté, c'est renoncer à briller, c'est-à-dire renoncer à tout. Que reste-t-il en effet d'une rose qui s'est effeuillée ? Ce n'est plus une rose.

C'est pourquoi nombreuses sont celles qui en un jour de fête, aiment à paraître sur l'autel qui les met en valeur. De même, nombreuses sont les âmes qui aiment à briller aux regards des créatures à leurs propres yeux par l'éclat de leurs vertus et de leurs qualités humaines. Rares sont celles qui acceptent de disparaître, et qui, non contentes de l'accepter s'il leur faut le subir, le désirent ardemment et le demandent comme une grâce de choix. Thérèse était de cette trempe.

> Cette rose effeuillée est la fidèle image,
> Divin Enfant,
> Du cœur qui veut pour toi s'immoler sans partage
> A tout instant.
> Seigneur, sur tes autels plus d'une fraîche rose
> Aime à briller ;
> Elle se donne à toi, mais je rêve autre chose :
> C'est m'effeuiller.
>
> La rose en son éclat peut embellir ta fête,
> Aimable Enfant !
> Mais la rose effeuillée, on l'oublie, on la jette
> Au gré du vent.
> La rose, en s'effeuillant, sans relâche se donne
> Pour n'être plus.
> Comme elle avec bonheur à toi je m'abandonne,
> Petit Jésus.

Et voilà bien, nous semble-t-il, ce qui, plus que tout le reste, a, chez sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, charmé et conquis le cœur du bon Dieu. « Si l'on savait, disait-elle un jour, ce que l'on gagne à s'oublier en toutes choses ! » Elle a gagné, quant à elle, de devenir toute-puissante sur le Cœur du bon Dieu : « Je ne lui ai jamais donné que de l'amour ; il me rendra de l'amour et, après ma mort, je ferai tomber une pluie de roses. »

« *...Je ne lui ai jamais donné que de l'amour.* » Oui vraiment ! et de l'amour prouvé à *chaque instant dans un complet oubli de soi,* en acceptant avec le sourire toutes les épreuves qu'il permet, et en faisant de même tous les sacrifices qui se rencontrent, parce qu'on ne s'appartient plus, mais à lui seul, et qu'on n'a plus aucun souci de soi-même, de son propre plaisir ou de son avantage personnel, mais uniquement de lui, de sa gloire et de son bon plaisir. Car c'est cela qui s'appelle aimer.

Toutefois tous les amours même sincères, même généreux, ne se ressemblent pas. D'autres saints, il est vrai, ont certainement poussé aussi loin que notre sainte, la générosité dans le don total d'eux-mêmes à Dieu. Mais ce qui, à notre avis, distingue sainte Thérèse, ce par quoi elle se situe à part et est le plus elle-même, c'est la délicatesse avec laquelle elle témoigne son amour. C'est une *délicatesse d'enfant* qui cherche *continuellement* jusque dans les plus petites choses, des occasions de « faire plaisir. » Que Jésus soit heureux ! qu'il soit consolé ! qu'il vienne à oublier la peine que lui font les pécheurs ! que ceux-ci se convertissent et reviennent à lui ! qu'il soit toujours de plus en plus aimé. Thérèse ne veut pas pour elle d'autre bonheur que celui-là. Qu'il soit heureux, et heureuse elle le sera elle-même, même et *surtout* si c'est à ses propres dépens qu'elle a pu le réjouir. Elle l'aime tant et d'un amour si désintéressé que « si par impossible, il pouvait ne pas voir ses bonnes actions, elle ne s'en affligerait point : Je l'aime tant, disait-elle, que je voudrais lui faire plaisir *sans qu'il sache que c'est moi.* Le sachant et le voyant, il est comme obligé de me le rendre ; je ne voudrais pas lui donner cette peine-là. »

C'est dans cet esprit d'infinie délicatesse qu'elle terminait sa poésie de la *Rose effeuillée* par cette strophe si touchante :

Pour toi, je dois mourir, Jésus, beauté suprême,
Oh ! quel bonheur !
Je veux en m'effeuillant te prouver que je t'aime
De tout mon cœur.
Sous tes pas enfantins je veux avec mystère
Vivre ici-bas ;
Et je voudrais encore adoucir au Calvaire
Tes derniers pas.

Comme l'on comprend maintenant à la lumière de ce qui précède, tout ce qu'il y a de richesse d'amour enfermé dans ces simples mots : « Il n'y a qu'une chose à faire ici-bas : jeter à Jésus les fleurs des petits sacrifices, le prendre par des caresses. »

Et l'on comprend également sans peine qu'en agissant ainsi, elle a pleinement répondu aux prévenances divines, réalisé en perfection sa vocation d'être *l'amour au cœur de la Sainte Eglise* et mérité d'être en notre siècle et pour l'univers entier, la grande *Messagère du Divin Amour.*

* *

Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus a été dans toute la force du terme une *vierge fidèle,* fidèle à la grâce pour la mettre à profit ; fidèle à sa vocation pour y répondre, fidèle à sa mission pour la remplir. Mais fidèle à ce point, elle n'aurait pu l'être sans le secours maternel de Celle que l'Eglise appelle la *Vierge fidèle.* Et il faut chercher une dernière réponse à la question que nous essayons de résoudre ici, dans la dévotion aussi tendre que profonde que depuis sa petite enfance Thérèse n'avait cessé de nourrir pour la Reine du ciel.

Très jeune encore, elle s'était offerte à la Sainte Vierge pour être sa « petite fleur », cultivée par elle et pour l'unique plaisir de Jésus. Toute sa vie, elle fut fidèle à se garder sous son rayonnement maternel. Pour elle comme pour le bon Dieu elle eut toujours un cœur de petit enfant. Et comment aurait-il pu en être autrement, alors qu'à ses yeux « *Marie est plus Mère encore que Reine.* » Aussi avec quelle délicatesse, quelle confiance, quel abandon et quel filial amour elle en a toujours agi avec sa Mère du ciel ? Les derniers mots qu'elle a tracés ici-bas, d'une main plus que défaillante, ont été pour elle, pour lui exprimer en une phrase exquise la délicatesse de son amour d'enfant : « *O Marie si j'étais la Reine du ciel et si vous étiez Thérèse, je voudrais être Thérèse pour que vous fussiez la Reine du ciel.* »

Comment la Vierge si bonne qui lui était apparue pour la guérir dans son enfance n'aurait-elle pas été touchée par de tels accents ?

Chez sainte Thérèse, on le voit, l'amour de Jésus et celui de sa sainte Mère, ont toujours marché de pair. Et il le fallait. Car Marie a sa place marquée dans toutes les œuvres divines. Rien de grand ni de fécond ne peut se faire dans l'Eglise sans qu'elle y joue son rôle, quelquefois caché, mais toujours de premier plan dans la pensée de Dieu. Et nous n'hésitons pas à dire que c'est, pour une bonne part, à sa profonde et sa filiale dévotion à la T. S. Vierge, que sainte Thérèse a dû, dans une large mesure, et de parvenir à une si éminente sainteté et de réaliser si parfaitement sa mission d'amour.

* *

Et maintenant qu'en sera-t-il de cette mission à l'avenir ?

L'avenir n'appartient qu'à Dieu. Néanmoins, nous pouvons essayer de conjecturer ce qu'il sera d'après ce que fut le passé. Car Dieu est fidèle dans ses desseins, et il n'a pas l'habitude de commencer à réaliser quelque vaste projet pour y renoncer aussitôt après. Or, nous l'avons dit, immense est le dessein d'amour qui a présidé à la mission de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

D'un autre côté, tous les événements accomplis à ce sujet depuis sa mort, nous autorisent sans nul doute, en cette année de son cinquantenaire, à nourrir les plus vastes espoirs. Les voix les plus autorisées nous l'ont donné à entendre et nous pouvons les croire.

Mais quel sera cet avenir ? Nous voulons dire : de quelle manière précise sainte Thérèse remplira-t-elle sa mission ? Assisterons-nous longtemps encore à cette pluie de faveurs sensibles qui ont fait d'elle un *prodige de miracles ?* Ce n'est pas sûr. Nécessaire au début pour attirer sur elle l'attention du monde et pour accréditer sa mission d'une façon irrécusable, ils ne le sont plus autant désormais. A ceux qui s'étonnaient vers le IVe siècle de notre ère qu'il ne se fît plus autant de miracles dans l'Eglise que le Christ semblait l'avoir promis, un Père répondait qu'il en était de l'Eglise comme d'une plantation de jeunes arbres. On arrose ceux-ci aussi longtemps qu'il est

nécessaire pour leur faire prendre racine ; après quoi on arrête. De même Dieu a dû « arroser de prodiges » son Eglise naissante tout le temps nécessaire à sa première croissance. Puis il a cessé de le faire.

Ainsi en est-il de sainte Thérèse et de sa mission. Maintenant que celle-ci est pleinement accréditée, tant de miracles deviendraient inutiles. Plus encore, il se pourrait qu'ils lui fussent nuisibles, en retenant trop l'attention sur ce qui, dans la pensée de Dieu, n'était qu'un moyen, et en la détournant de ce qui en est la fin. Désormais c'est moins du côté des roses sensibles, telles que les guérisons miraculeuses, qu'il faut regarder que du côté de la mission thérésienne elle-même, laquelle est chargée de grâces bien autrement importantes.

Mais ces grâces à leur tour, sous quelles formes viendront-elles au monde, à l'Eglise, à la France ? Ce ne sera probablement pas sous forme de coups subits de la Providence qui pourraient écraser pour toujours les forces du mal dans un pays donné, tel que le nôtre, encore que Dieu reste toujours le maître des événements, qu'il les conduise à son gré, quand il lui plaît, par des voies exceptionnelles. Mais ces renversements soudains des situations religieuses ou politiques, ne sont pas dans les manières ordinaires de sa Providence. Elles ne sont pas d'avantage dans les façons d'agir de notre Sainte.

Ainsi serait-il vain d'espérer que celle-ci va empêcher tous les bouleversements sociaux et toutes les violences qui se préparent, ou qui s'exécutent déjà de tant de côtés contre l'Eglise. Les persécutions ont leur utilité et elles sont, on le sait, pour jusqu'à la fin des temps, au programme du catholicisme. Ces persécutions, sainte Thérèse ne les a pas épargnées à ses chères missions d'Extrême-Orient et de tant d'autres lieux. Mais elle a pu obtenir aux martyrs la force de mourir, aux persécutés appauvris et traqués, le courage de souffrir, comme maintenant elle obtient aux survivants la grâce de relever leurs missions en ruine, et sans doute en revient-il plus de gloire à Dieu et de plus grands avantages aux âmes. Ne disait-elle pas à une Novice qui venait de faire un sacrifice : « Vous avez fait une chose plus grande que si vous aviez changé les dispositions de nos hommes d'Etat hostiles à la religion, et que tout le monde vous acclamât comme une nouvelle Judith. » O jugement des saints !

Ne mesurons donc pas l'action future de sainte Thérèse à l'aune de nos pauvres jugements humains ! Certes, nous sommes sûrs que son secours ne nous manquera pas et nous avons les plus sérieuses raisons de penser que, Patronne de la France, elle sauvera la France ; — que Patronne des Missions, elle les aidera à refleurir jusqu'à leur complet épanouissement; — et que fidèle à sa promesse, jusqu'à la fin des temps, elle continuera à aider efficacement « les prêtres, les missionnaires, toute l'Eglise. »

Nous sommes sûrs enfin qu'elle ne cessera pas d'entraîner des âmes toujours plus nombreuses et plus ferventes dans sa petite voie d'enfance spirituelle et qu'elle en conduira une légion jusqu'aux plus hautes cimes du divin Amour, pour en faire ces *petites victimes* immolées à l'Amour miséricordieux qu'elle a tant désirées et si ardemment demandées. Mais n'est-ce pas là le plus beau, le plus grand et le plus important de sa mission ?

Sainte Thérèse travaille dans le temps, mais pour l'éternité.

FIN G. MARTIN.

BREVES CONFERENCES SUR L'HISTOIRE DE L'EGLISE

XIV

PREMIÈRES PRÉDICATIONS APOSTOLIQUES
(Act. IX, 26 et s.)

Saul est aux prises avec des difficultés dont il triomphera. Son arrivée à Jérusalem est mal accueillie. *D'un côté,* c'est la communauté chrétienne qui a peine à croire à une conversion aussi retentissante et qui, dès lors, le reçoit avec méfiance. « Quand il fut venu à Jérusalem il cherchait à se joindre aux disciples ; mais tous le craignaient, ne croyant pas qu'il fut disciple ». Il fallut tout le crédit de Barnabé — qui deviendra son frère d'armes — pour dissiper les soupçons. « Alors Barnabé, l'ayant pris, le conduisit aux apôtres et leur raconta comment le Seigneur lui était apparu sur le chemin et lui avait parlé et comment à Damas il avait agi avec assurance au nom de Jésus ».

Barnabé était un disciple originaire de l'île de Chypre. Il est possible que Saul et Barnabé se fussent connus tous deux avant leur conversion. D'un *autre côté,* le milieu helléniste avec lequel Saul entra en relation et qu'il voulut convertir, lui voua la même haine que lui, Saul, avait autrefois soulevée contre Etienne, et résolut de le tuer. « Il parlait aussi aux Gentils, lisons-nous au v. 29 et il disputait avec les Grecs ; mais ceux-ci cherchaient à le tuer ». Ces Grecs dont il est question ce sont ceux des juifs dont la langue maternelle était le grec. Informés de leurs mauvais desseins, les chrétiens de Jérusalem le pressèrent de s'éloigner. Saul accéda d'autant plus facilement à leurs conseils qu'il venait d'avoir, alors qu'il priait dans le temple, une extase dans laquelle Notre-Seigneur lui intimait l'ordre de partir et de porter la bonne parole de l'Evangile au monde des Gentils... De Jérusalem où il n'était resté que peu de temps, et où il n'avait vu que Pierre et Jacques, les seuls, sans doute, à Jérusalem, représentant le Collège apostolique, Saul se rendit à Césarée sur la Méditerranée puis à Tarse, sa ville natale, en Cilicie.

* *

L'Eglise était alors en paix dans toute la Judée, la Galilée et la Samarie, donc en Palestine. Pierre y faisait de fréquentes visites et, grâce à son renom de thaumaturge, les conversions se multipliaient. « C'est ainsi que l'Eglise s'établissait, marchant dans la crainte du Seigneur, et elle était remplie de la consolation de l'Esprit-Saint » (v. 31). Nous avons vu que Pierre et Jean étaient venus de Jérusalem en Samarie, appelés par le diacre Philippe, pour imposer les mains aux nouveaux baptisés — c'était le sacrement de confirmation — et qu'ils étaient rentrés à Jérusalem. Plus tard, Pierre quitta de nouveau la capitale juive pour visiter les communautés récemment fondées de Judée, de Galilée, de Samarie. C'est ainsi qu'il alla à Lydda, bourg situé près de Joppé, non loin de la Méditerranée, à une journée de marche de Jérusalem. Or, à Lydda, Pierre trouva un paralytique, nommé Enée, qui gisait depuis huit ans sur un grabat. C'était, vraisemblablement, un juif helléniste. Et Pierre lui dit : « Le Seigneur Jésus-Christ te guérit, lève-toi et arrange toi-même ton lit ». Et aussitôt, il se leva. Remarque importante : ce n'est ni une prière, ni un souhait, ni un ordre qu'exprime Pierre. Il annonce un fait, montrant sa foi en Jésus-Christ et lui attribuant tout entier le miracle. Quelle différence avec l'ordre donné par J.-C. lui-même, c'est-à-dire par Dieu ! Et alors, le résultat est indiqué : « Tous ceux qui habitaient Lydda et la plaine de Saron virent le miracle et ils se convertirent au Seigneur » (v. 36).

* *